

Margarita SERAFIMOVA¹

Itinéraires européens dans la géographie littéraire bulgare : Sofia – Paris

Résumé

Au début du XX^e siècle Paris est la vraie patrie de l'art, la capitale intellectuelle européenne et la scène de l'art de vivre. Parmi les nombreux artistes et écrivains étrangers qui se donnent rendez-vous en ce lieu, les Bulgares formaient une importante colonie. Pour ces jeunes artistes débarquant dans la capitale française, elle est alors synonyme de fête et de liberté. L'attrait de Paris, le cosmopolitisme parisien, la place particulière dont jouit la Ville Lumière dans l'imaginaire bulgare, joue le rôle d'un catalyseur pour leur talent créateur. Au travers de leurs errances, ils servent de pont entre l'Orient et l'Occident d'une Europe depuis toujours à la fois unie et tiraillée entre ses centres et ses périphéries. Fascinés, éblouis, hypnotisés aussi bien par la brillance de Paris que par sa décadence, les écrivains bulgares vivent une quête de leur identité – scripturale, existentielle, humaine – dont l'article présent se propose de poursuivre les dédales.

Mots-clés : Paris ; mythe ; image ; Bulgarie ; lieu de l'écriture ; l'ailleurs et le texte

European Itineraries in the Geography of Bulgarian literature: Sofia – Paris Abstract

At the beginning of the 20th century, Paris was the home of art, the intellectual capital of Europe, and the scene of the art of living. Among the many foreign artists and writers, Bulgarians formed an important colony. For these young artists who landed in the French capital, it was synonymous with celebration and freedom. The attractiveness of Paris, its cosmopolitanism, and the special place the City of Light occupied in Bulgarian imagination played the role of a catalyst for their creative talent. Their wanderings served as a bridge between the East and the West of a Europe, which had always been both united and torn between its centres and peripheries. Fascinated, dazzled, hypnotised by the brilliance of Paris as well as by its decay, Bulgarian writers lived the quest for identity – literary, existential, human – whose meanderings have been examined in this article.

Keywords: Paris; myth; image; Bulgaria; place of writing; elsewhere and text

Ce bref aperçu, se propose à recréer le cadre spatial de quelques chefs d'œuvres de la littérature bulgare qui portent l'esprit parisien. Paris (mythe urbain par excellence), le voyage (sensations éphémères, images fugitives) et le texte (lieu de mémoire, gardien de rêves) – dans leur ensemble – permettent de cartographier l'un des itinéraires de plus haute valeur littéraires.

¹ **Margarita SERAFIMOVA** (Institut d'Études balkaniques) est l'auteur de deux livres et plusieurs publications sur la littérature épistolaire, la géographie littéraire, les images poétiques de la ville, etc. M. Sérafimova a soutenu une thèse sur la poétique historique de la lettre (2000) et une autre sur le rôle de l'espace pour la construction du sens (2016). Ses recherches actuelles (Pratiques littéraires de l'espace, Topographie de l'écriture, Poétique de la vision) portent sur l'effet des lieux dans le texte littéraire. Publications en rapport avec le sujet proposé : „Пътуването като наративна матрица“, сборник Матрицата – властта на подобие, УИ „Св. Климент Охридски“, София, 2008, с. 135-144; „Биографичното пространство“, Литературна мисъл, 2, 2010, с. 45-89; “L’Ailleurs comme révélation : la France dans les poèmes d’Elissaveta Bagriana”, in: E. Enderlein et L. Mihova (dir.), Écrire ailleurs au féminin dans le monde slave au XXe siècle, Paris, L’Harmattan, coll. “Des idées et des femmes”, 2013, pp. 139-154.

Depuis La Belle Epoque à l'entrée dans la Seconde Guerre mondiale, Paris est la capitale intellectuelle du monde. C'est la période où la ville atteint l'apogée de son influence culturelle dans tous les domaines : littérature, musique, science, recherche, mode... Appelée la « ville Lumière » c'est un lieu de rendez-vous des artistes.

Les intellectuels bulgares font partie de cette impulsion qui transforme Paris en un concentré de l'énergie et du talent. Mais il y a aussi une préhistoire longue qui provoque cet élan vers l'Occident. Il faut chercher les raisons peut-être au Moyen Age, où la proximité de Constantinople, l'un des grands pôles du monde médiéval, nourrit chez les Bulgares lettrés de l'époque le sentiment d'habiter le centre. L'esprit d'émulation avec Byzance a joué certainement un rôle décisif dans la création d'une culture remarquable en Bulgarie médiévale. Seulement, au cours de l'histoire, ce centre se déplace au fur et à mesure vers l'ouest : Rome tout d'abord, ensuite Paris... La frustration de ce « centre perdu » et le manque qui s'installe, pourraient être à l'origine du mythe de l'Occident et de ces voyages dans les pays occidentaux et surtout à Paris, devenu une sorte de rituel obligatoire durant les années 1920 et 1930 pour un grand nombre d'écrivains.

La Bulgarie est un petit pays. Dans son livre autobiographique *Devoirs et délices*, Tzvetan Todorov écrit, en se souvenant de son débarquement à Paris :

Je ne me considérais pas comme un ignorant complet mais, quand on vient d'un petit pays, on conserve toujours une certaine naïveté dans le regard.

Et plus loin :

La géographie ne joue pas non plus en notre faveur : la Bulgarie est un petit pays qui se trouve à l'une des extrémités de l'Europe. Nous disions toujours « aller en Europe »... ce qui évoquait pour nous le voyage vers la civilisation !

Konstantin Konstantinov² note lui aussi dans son livre *Chemin à travers les années* :

Pour nous qui venions d'une capitale en miniature, de la « province » balkanique de l'Europe, Paris était tout un univers. Il n'est pas nécessaire, me semble-t-il, de souligner l'énorme influence que notre séjour dans cette ville, exerçait sur nous³.

Le choix de Paris par l'artiste comme destination de voyage et de rêveries, comme lieu d'aspiration et d'inspiration, comme terre promise, propice à l'escapade et à l'écriture, suscite des questions plus profondes qui cherchent leur réponse, notamment : à quel décor l'homme de lettre

² C'est un des grands noms de la littérature bulgare dont la prose (récits et mémoires) marque la culture nationale surtout pendant la première moitié du XX^e siècle (1890-1970). Lié à la France dans sa jeunesse, il reste l'un des traducteurs les plus connus de la langue française.

³ Konstantinov, K. *Chemin à travers les années* [Константинов, К. *Път през годините*. София, Български писател, 1981] : <https://www.bulgaria-france.net/culture/auteurs-bulgares/konstantinov-a-l-etranger.php> - 12.12.2016.

attribue-t-il le rôle de lieu d'initiation, à quel mythe confie-t-il le soin d'exprimer ses idées ? A quelle scène fait-il jouer ses personnages ou apparaître ses images ?

L'éloignement (de sa culture et de celle des autres), la distanciation (le jeu des points de vue), l'ailleurs (le confort et le déconfort de se sentir un étranger) – ouvrent un espace insoupçonné où l'expérience du vécu quitte la sphère proprement biographique pour devenir un procédé épistémologique et poétique, cognitif et créatif.

Deux approches critiques permettent de mieux cibler les recherches sur le régime particulier de l'écriture évoqué par l'ailleurs : celles de l'« imagologie » et de la « géocritique ». L'« imagologie » littéraire, qui étudie les représentations de l'ailleurs en littérature, révèle les manières dont le monde étranger nourrit la fiction. Ses méthodes de recherche permettent de déchiffrer également les illusions qu'une société crée sur son altérité et de mieux comprendre comment s'élaborent et vivent les grands mythes nationaux. Au lieu de parler d'influences culturelles, il faut plutôt se poser la question quels manques aspire-t-on à combler par ses voyages, quelles patries cherche-t-on pour ses rêves ?

Or, s'il est vrai que « l'appréhension de la réalité étrangère par un écrivain n'est pas directe, mais médiatisée par les représentations imaginaires de la société à laquelle il appartient »⁴, on pourrait – à l'aide de l'image de la France et de l'étranger, en général – deviner le concept de l'ailleurs pour les Bulgares.

L'ailleurs est souvent une question de géographie : les lieux différents produisent des textes différents. Et c'est ici que la « géocritique » intervient. Il s'avère que l'itinéraire d'un artiste entretient des relations très particulières avec ses créations, à tel point qu'on peut parfois affirmer, que sa vie fait partie de son œuvre. Seulement, à quel degré le lieu réel s'infiltré dans l'œuvre, reste un coefficient mystérieux et variable, difficile à définir. Tout cela suggère, que le contexte de l'écriture, l'espace de la naissance des impressions et des images intérieures, avant qu'elles ne se transforment en texte, puisse cacher une clé possible de son interprétation. C'est pourquoi le voyage, l'expérience corporelle du déplacement, apparaît comme un facteur à titre égal avec l'écriture, qui mène directement vers l'acte créatif.

Le premier acte est donc de partir.

Le voyage est une échappatoire, une rupture avec la banalité de la vie quotidienne et implique un rythme différent : tout se déroule sous le signe de l'*aventure*. Il s'agit ici des artistes qui visitent Paris, qui y vivent un certain temps, mais qui rentrent au pays natal enrichis de ce jeu de dépaysement, de ce dialogue entre les lieux et les cultures. Ils profitent du dynamisme d'un point de vue changeant

⁴ Moura, J.-M. *L'Europe littéraire et l'ailleurs*. Paris, PUF, 1998, p. 45.

sur le monde, d'un rapprochement et d'un éloignement alternés qui cherchent la juste mesure pour rendre visibles les détails qui autrement seraient restés inaperçus. Il s'agit donc des itinéraires, des départs et des arrivés avec le goût âpre d'un équilibre instable, d'un présent fugitif, d'un instant fugace. Cela résonne dans les genres : poèmes, lettres, journaux intimes, essais – des formes brèves ou fragmentées donc qui gardent l'esprit volatil du présent, ou – plus rarement – des mémoires qui, plus posées, prennent en compte la distance géographique et temporelle pour produire une distillation fine du passé, nuancée par la lumière et les ombres des souvenirs. Le songe de Paris⁵, l'impatience de partir et la fragilité de tout projet⁶, donnent le goût doux-amer de la lutte incessante entre l'esprit et les entraves du réel. L'attente bascule facilement en nostalgie, de laquelle témoignent par exemple les poèmes « Plus jamais » („Няма вече”⁷) de Latchézar Stantchev et « Soir » („Вечер”) d'Athanase Daltchev :

Quelque part à l'occident, s'éteint le soir.
Et le regard fixé sur lui, je me souviens
.....
À cette heure, il brûle aussi au-dessus de Paris.
On ferme le Jardin de Luxembourg.
Une trompette lance un appel sonore, passionné,
Et, comme pour y répondre, les ténèbres
Descendent légèrement sur les blanches allées.
Une bande d'enfants marche derrière le gardien
Et écoutent extasiés, dans une douce joie,
Le chant enthousiaste du cuivre
Et chacun d'eux désire être
Plus près du trompette magicien.
De toutes portes, largement ouvertes,
Sortent des gens, gais et bruyants –
Mais moi je ne suis pas parmi eux.
« Soir », 1930⁸

Les subtils croisements entre ici et ailleurs, présent et souvenir, réalité et image reflètent la frustration humaine née de l'ubiquité impossible, mais ils prouvent aussi le lien fort entre le poétique et le géographique, le texte et le lieu : un besoin intrinsèque à l'imaginaire qui le fait chercher une terre pour s'accrocher.

⁵ Cf. par exemple : Непубликувани писма на К. Константинов до Н. Лиливев, сп. *Септември*, 1985, N 11, с. 216-226.

⁶ Paris hante tous les esprits, même s'il demeure parfois uniquement dans les attentes, dans les espoirs, dans les fantasmes des intellectuels qui n'y sont pas. Ainsi, par exemple, D. Debelianov, un poète bulgare qui disparaît très jeune, n'arrive pas de réaliser ses projets de le visiter : pour lui Paris reste un rêve inaccessible.

⁷ Няма вече да вървя край Сена, / ослепен от блесналия град, / нито във тълпата край Мадлена / да се губя малък, непознат. // Да се спра пред Операта вечер, / да разглеждам наниза коли, / как от тях излизат с топли речи / в тежки дрехи хубави жени...

⁸ Traduction du bulgare par Violéta Ionova. In : Stefanova, N. (éd.), *La poésie bulgare : anthologie des origines à nos jours*. Paris, Seghers, 1968.

Le nom de Paris lui-même est déjà un générateur de textes et de rêveries. Après Marcel Proust on connaît bien la charge métaphorique de ce « nom-valise », dont la simple évocation suffit pour déclencher une avalanche de souvenirs et de sensations. Derrière le nom de Paris et ses hauts lieux se cachent des espaces heureux autant réels, que fantastiques. Le Montmartre, le jardin du Luxembourg, le quai Voltaire créent le décor d'une autre vie – plus intense, plus raffinée, plus fascinante – qui se transforme rapidement – à peine vécu – en souvenir et en poésie.

La rencontre avec Paris offre toujours un sentiment de *déjà-vu*. Au lieu de découvrir, on reconnaît les endroits familiers grâce à une carte mentale préexistante, tracée par les lectures. « La ville, mille fois décrite littérairement, s'est mise à incarner la littérature »⁹.

C'est pour cela, le voyage à Paris des écrivains bulgares apparaît également comme un pèlerinage littéraire. Aux impressions immédiates se mêlent les réminiscences littéraires et ainsi, marcher dans les pas des hommes illustres suscite une profonde émotion. Dans la plupart des cas, ces écrivains sont également des traducteurs de langue française et il s'agit donc de lecteurs avertis. Sur leur imagination les constructions, l'architecture dans son ensemble, les monuments historiques, les musées, les rues et les passages, produisent un effet « d'opérateurs d'intertextualité » (Ch. Montalbetti) et les impressions immédiates se confondent avec les images livresques.

Les écrivains bulgares arrivent pour tester *in situ* le pouvoir créatif de cette ville mythique. Ils connaissent déjà la poésie de Paris, les symbolistes, Baudelaire, l'expérience du flâneur qui erre dans cette ville immense à la fois familière et hostile, en se sentant chez soi et à l'étranger. Leur impulsion scripturale s'exprime par la formule : je marche, j'écris, donc je suis. « J'éprouve un plaisir particulier à me balader dans cette ville où je connais tout et personne ne me connaît », écrit dans une de ses lettres le compositeur Lubomir Pipkov¹⁰. Les poèmes bulgares de Paris font un éloge du mouvement et esquissent une mise en scène de la déambulation. On suit la pensée qui vagabonde, les descriptions qui peignent des tableaux. D'après les confessions de Konstantinov :

La ville, véritable chef-d'œuvre par elle-même, nous entourait jour et nuit. La beauté de ses rues, ses places, ses parcs, ses ponts et ses quais, de ses antiquaires et bouquinistes, pouvait remplir de sens des années entières d'une vie humaine¹¹.

Il n'est pas question pour autant d'un Paris monumental : nous sommes à la recherche plutôt d'un lieu vécu, à la rencontre d'une ville réelle, d'une destination possible.

⁹ Casanova, P. Paris, méridien de Greenwich de la littérature, in : Ch. Charle, D. Roche (dir.), *Capitales culturelles capitales symboliques. Paris et les expériences européennes, XVIII^e-XIX^e siècles*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 292.

¹⁰ Lettre adressée au poète Nikolaï Liliev, le 26 nov. 1929, in : Константинов, Г. *Николай Лилиев. Човекът. Поетът*. София, Български писател, 1963, p. 248.

¹¹ Konstantinov, *Chemin à travers les années*, Op.cit. [Константинов, *Път през годините*, p. 178].

Les écrivains vont à Paris, comme on dit souvent, pour « se retrouver », mais aussi pour « se perdre ». Cette ville qu'ils veulent ardemment connaître, donne une ouverture, offre une autre échelle. C'est pour cette raison que l'on trouve autant d'images de l'étendue, de la liberté, de l'infini dans les écrits des poètes (Liliev, Bagriana, Daltchev...). Cette ville immense les inspire à quitter le monde vétuste du passé, trop étroit, étouffant, clos. Elle incarne et matérialise le songe poétique de nouveaux méridiens, de nouveaux mondes. Paris, cette ville cosmopolite, que l'on appelle « l'abrégé de l'univers » est le symbole de la liberté de l'esprit. Une bonne partie des écrivains de l'époque dont on parle, partagent les idées de l'*unanimité* et sont des adeptes d'une communauté spirituelle des peuples. On trouve dans la plupart des œuvres la représentation de cette étendue sans bornes, comme dans ce poème de Nikolaï Liliev :

Mon âme rejoint docilement
L'âme du monde entier¹².

Le voyage des poètes à Paris est aussi une quête de reconnaissance. Dans les lettres, les reportages et, plus tard, dans les mémoires des intellectuels, on trouve de nombreux témoignages de l'attention que leur prêtent leurs confrères français, des invitations à l'occasion de grandes manifestations internationales qu'ils reçoivent de la part des associations des écrivains français, des rencontres personnelles qui les ont marqués et l'amitié avec certains d'entre eux (Alain Bosquet, Paul Eluard, Luis Aragon, Jules Romain) et qui culminent à une soirée mémorable dédiée à la poésie bulgare et à la culture bulgare en général – au printemps 1939 – organisée par le PEN club français, qui attire l'attention d'un public vaste et varié ; une soirée riche en promesses, en projets communs, en bonnes intentions concernant la publication de livres et pour la plupart desquels l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale malheureusement mettrait bientôt fin¹³. Un petit pays et une langue rare ont toujours besoin d'un certain appui et d'encouragement.

Partir loin des siens propose toujours un regard nouveau et certainement plus critique sur sa propre culture. Cette redécouverte du familier persiste dans la plupart des écrits des écrivains voyageurs, mais elle est particulièrement curieuse dans les *Lettres parisiennes* de l'écrivain humoriste Tchoudomir. Les comparaisons comiques entre les Bulgares et les Français, le travestissement ingénieux des avantages et des défauts des deux peuples, les effets drôles produits par le choc des cultures, contribuent au charme de ces tournures exquises. Prenons par exemple la constatation

¹² ...душата честита се слива с душата на целия свят („Възкръсват в душата живели”).

¹³ Latchézar Stantchev, correspondant de Paris pour le quotidien bulgare *Zarya* à cette époque, nous a laissé un reportage emblématique de cet événement in : в. Заря, 8.3.1939 : <http://slance.eu/Publikacii/LS-s-PENvParis-Zarja-1939.htm> (18.12.2016).

stupéfiante de découvrir que la langue française est fourrée de mots bulgares et par conséquent l'hypothèse qu'à l'issue de la Grande guerre la Bulgarie a peut-être été obligée de fournir au Français un wagon de mots¹⁴. Ou bien, la visite des musées qui montre non seulement que pendant les guerres les Français ont ramené à la maison tous ce qu'ils ont trouvé sur leur chemin mais aussi leur manque de sens pratique : ils ont traîné des pierre d'Égypte, des divinités en bronze ou en argile de Perse, des tableaux d'Italie ou de Flandre : des choses très peu utiles donc, surtout quand on compare avec l'esprit... utilitaire des Bulgares. Et Tchoudomir raconte l'histoire d'un soldat qui porte une machine à coudre volée sur son dos pendant trois mois en attendant le bon moment pour l'apporter à la maison¹⁵.

Il est passionnant d'essayer de reconstruire l'ambiance de cet espace bulgare à Paris¹⁶. C'est une communauté d'étudiants, de professeurs, de musiciens, d'artistes peintres, de voyageurs ou tout simplement, de « naufragés dans l'océan mondial », qui forment toute une colonie et qui habitent dans la plupart des cas le Quartier Latin, avec des soucis financiers constants, mais inspirés par la vie culturelle intense qui continue jour et nuit. En essayant de ne rien rater, ils courent les musées et les expositions, échangent des livres entre eux, suivent les nouveautés théâtrales. Ils se retrouvent le soir devant les caisses pour s'acheter des billets d'entrée aux théâtres ou aux concerts, des billets les moins chers, debout, pour lesquels il n'y a pas de vente préalable. Dans ces moments d'attente, Nikolaï Liliev, lui-même l'auteur d'une poésie très douce et mélodieuse¹⁷, donne « des cours » de poésie française en lisant à ses confrères bulgares ses dernières trouvailles poétiques. Lui c'est l'âme de la colonie bulgare. L'interlocuteur et le correspondant préféré selon l'image fournie par les lettres conservées de cette époque qui ont circulé dans la communauté francophone bulgare, il est le connaisseur incontestable de la langue et de la littérature française. Quelques années plus tard, ce rôle serait joué par Latchézar Stantchev, l'un des poètes bulgares les plus rayonnants¹⁸. Parlant un français exquis, il allait encourager ses confrères à le perfectionner eux aussi. Son cycle de poèmes intitulé *Paris au soleil* enregistre les effets surprenants de la grande ville sur l'être humain : fragile, vulnérable, perdu dans la

¹⁴ C'est une allusion ironique des contributions dont la Bulgarie étant du côté des vaincus est infligée de payer suite à sa lourde défaite.

¹⁵ Чудомир, Писма от Париж, *Съчинения в три тома*, т. 3. София, Български писател, 1981, <https://chitanka.info/text/21315-pisma-ot-parizh> (19.12.2016).

¹⁶ Cf. par exemple : Кръстев, К. С български в Париж, в : *Спомени за културния живот между двете световни войни*. София, Български писател, 1988, с. 280.

¹⁷ Sur la musicalité de la poésie de N. Liliev voir par ex. les recherches de Galia Simeonova-Konach : http://www.academia.edu/29571709/Cultural_artefacts_Musical_Instruments_and_Music_in_the_Bible_On_the_question_of_the_music_of_poetry_hymnography_and_the_lyric_poetry_of_Nikolai_Liliev_In_Bulgarian (3.04.2017).

¹⁸ En 1930 Latchezar Stantchev publie son premier recueil de poèmes, *Jours silencieux* [Безшумни дни]. Après avoir terminé sa maîtrise de Langue et littérature françaises à l'Université de Sofia, il poursuit ses études à l'École nationale des langues orientales vivantes à Paris entre 1937 et 1939.

foule, mais en même temps, infiniment inspiré, capable d'apprécier la beauté autour de lui et d'en jouir. Émerveillé par la ville dans tous ses états, il crée son Paris poétique : dans la pluie ou sous le soleil, brouillant en été ou silencieux sous la neige.

Les Tuileries qui brillent me font signe ;
un blanc nuage au velouté de cygne
très lentement dans le lac se renverse ;
et les jets d'eau qui jasant, se dispersent
en fine écume, en rayonnante averse.

.....

Paris sous le soleil ! Brins de clarté !
Aux Tuileries se repose mon cœur.
Une quiétude azurée m'effleure.
Souffle de paix d'un univers rêvé.
« Paris sous le soleil », 1939¹⁹

Ce soir, pour moi quelle étrange surprise !
Le noir Paris est devenu tout blanc.
Par un blanc pur les places sont conquises,
une clarté neigeuse se répand.
« Neige »²⁰

Malgré les désillusions qu'une ville immense avec ses contradictions inévitablement suscite – rappelons le célèbre « Paris, Paris, toi qui est le père et l'assassin de mes espoirs » de Liliev ou « Solitude » de L. Stantchev – c'est l'effet magique qui domine la poésie née du contact avec elle. Ainsi, nous lisons chez Bagriana : « Dévoile-moi, Paris le magicien, tes secrets féériques ! »²¹, chez L. Stantchev : « Paris ! Fais-moi connaître tes mystères ! »²² ou encore chez K. Konstantinov : « Ce qui nous restait c'était la ville même avec sa magie incurable ».

Dans l'attrance pour cette ville, il y a quelque chose presque sensuel. La ville, inconnue et provocatrice, évoque, à la fois, de la peur et du désir. Séduits, les auteurs – hommes ou femmes – multiplient les images érotiques dans leurs tableaux parisiens : « Là-bas, comme une mer invisible, pointillée par des lanternes pâles, était la ville, allongée, rêvée comme une amante » – écrit K. Konstantinov²³. « Me voici, je suis venue et je m'adonne à toi toute entière »²⁴ – déclare la voix lyrique

¹⁹ Блести пред мен Жарден де Тюйлери. // Бял облак, пухкав като лебед, / във езерото бавно плава. / И водоскоците се разтопяват / във нежна пяна и искри. [...] Париж подъ слънце! Блясъци отвед... // Във Тюйлери сърцето ми отдъхва, / спокойствие лазурно ме облъхва / със лъх от друг жадуван, мирен свят. Traduction de Anne-Marie de Backer.

²⁰ Тази вечер – каква изненада – // тоя черен Париж, побелял! // Бели, чисти са всички площи, // светъл сняг е навред наваял. Traduction de Anne-Marie de Backer, in : Stefanova (éd.), *La poésie bulgare*. Op. cit.

²¹ *Ibid.* Le poème « Paris ».

²² Dans le poème « Soir ». Cf. <http://booksbg.orgfree.com/Publikacii/LS-s-Dontchev-ParisSous-1940.htm>

²³ Константинов, К. *Избрани разкази и пътеписи*. София, Български писател, 1968, с. 363.

²⁴ Le poème « Paris ».

de Bagriana. Une autre poétesse, Dora Gabe, avoue être amoureuse de Paris « comme d'un homme »²⁵.

Il n'est donc pas surprenant que notamment Paris se révèle le décor de connivence pour deux histoires biographiques dont les traits romanesques sont connus par tous les Bulgares. La ville transforme le réel et fonctionne comme un immense chantier de métamorphoses littéraires.

La première intrigue est liée au nom du poète Peyo Yavorov (1878-1914), dont l'histoire, dominée par l'amour et la mort, se déroule en partie sous le ciel de Paris. L'existence et l'œuvre de ce poète aussi talentueux que malchanceux, sont marqués par deux femmes, Mina et Laura, les deux *Muses* incontournables de sa poésie.

Mina, mi-enfant, mi-femme, meurt à Paris très jeune. Cette fille de santé fragile qui avait tellement admiré les merveilles de cette ville épatante, y reste, captivée pour toujours : dans les cimetières de Billancourt. Bouleversé, désespéré, seul, le poète consacre son temps parisien à porter des fleurs sur la tombe de sa bien-aimée et à écrire. À Paris il compose sa pièce de théâtre *Au pied de Vitocha*, ainsi que son *Journal Parisien*. Il dévore avidement les recueils des poètes contemporains français, s'imprègne du symbolisme, s'enfonce dans les livres philosophiques et mystiques à la recherche des réponses à ses questions troublantes sur les secrets de la vie et de la mort.

L'image de Paris pour lui s'exprime par le deuil, l'absence et le vide. Dans son *Journal* il écrit : « Quand je suis entré dans cette ville maudite, tu mourrais... ». Tenu à l'écart par la famille de Mina, qui s'était opposé farouchement à leur liaison, il n'arrivait pas à faire ses adieux, ce qui causait chez lui un manque encore plus aigu, insupportable.

J'étais au bord de la Seine. Un brouillard fin et bleu la couvrait dans cet après-midi automnal. La Seine que je devais traverser chaque jour et que je traversais toujours avec la même sensation d'un mal flou et d'un désir ardent. Et toi, tu étais dans mon esprit...
Je vivais seul avec ma douleur et je ne voulais pas la guérir. Elle restait la seule chose qui me reliait au monde.

Son *Journal*, un mélange de poésie et de prose, donne libre cours à son imagination hallucinante :

Dehors était cette grisaille sans fin, avec son bruit vague, avec ses mouvements fantomatiques, avec sa vie cauchemardesque²⁶.

²⁵ Петров, М. *Трима от големите*. Шумен, Аксиос, 2001, с. 52.

²⁶ Арнаудов, М. *Яворов – личност, творчество, съдба*. София, Български писател, 1970, с. 331.

Paris reste pour lui une ville hostile. Il désire la mort, il appelle la mort et ... elle vient, sous l'apparence d'une belle femme, Laura. Si le mal jusqu'alors a été plutôt clément, il deviendra bien réel avec l'arrivée de Laura.

Elle jouit pleinement de Paris : un allié fidèle dans les démarches amoureuses de cette femme possessive. Bien qu'elle la décrive comme « déserte » en absence de Yavorov, une ville où règnent « la pluie, la foule et la tristesse », pour elle Paris exerce une attirance magnétique. Dans ses lettres la ville apparaît comme une « complice stratégique »²⁷. Elle correspond parfaitement à sa nature ambiguë, docile et imposante à la fois. Paris est un sanctuaire qui réveille son extrémisme amoureux. Un amour fort, mais capricieux et cruel qui allait les entraîner tous les deux dans le colimaçon d'un amour vorace et fatalement jaloux.

Une telle présence, une telle capacité de variation, de rebondissement sont exceptionnelles, et Paris n'en a pas d'égal. On pourrait le déceler aussi à travers la seconde histoire biographique, celle de la poétesse Elissavéta Bagriana.

Son itinéraire dans le monde et dans la littérature commence en 1925, par une escapade en France. Ce voyage, qui joue le rôle de déclencheur de son don poétique et dont les détails significatifs contribuent à l'interprétation de son premier recueil de poèmes *L'Eternelle et la Sainte*²⁸, témoigne de l'importance du lieu pour l'épanouissement du talent.

Monter dans le train à destination de Paris représente un moment décisif dans la vie de Bagriana²⁹. Il relève à la fois de l'impulsion (l'accélération du pouls, le vertige, la conscience de transgresser une interdiction) et du raisonnement (« je rêvais de partir hors de la patrie et de revenir plus riche, plus mûre »³⁰). Dans sa poésie, le départ correspond au rêve de s'échapper de la maison (« de trois portes fermée»), de briser les « verrous rouillés» et de fuir loin des « couloirs obscurs voûtés» (« Cri »). Paris devient le synonyme de cet ailleurs rêvé. Un détail significatif : elle part en femme amoureuse. Elle et lui se précipitent vers ce voyage énigmatique, vers Paris, mais aussi l'un vers l'autre. Ils ne connaissent pas encore les habitudes l'un de l'autre, ni leurs caractères respectifs. C'est un élan pour l'inconnu, une aventure. Chacun prépare le voyage pour soi ; le rendez-vous est prévu dans le train.

²⁷ Cf. Кузмова-Зографова, К. *Яворов в театъра на епистоларните дискурси*: <http://chirpan.start.bg/> ; Найденова-Стоилова, Г. П. К. *Яворов. Летопис за живота и творчеството му*. Изд. на БАН, 1986.

²⁸ *Вечната и святата*, 1927.

²⁹ Cf. mon article *L'Ailleurs comme révélation : la France dans les poèmes d'Elissaveta Bagriana*, in : Enderlein, E. et Mihova, L. (dir.), *Écrire ailleurs au féminin dans le monde slave au XX^e siècle*. Paris, L'Harmattan, 2013.

³⁰ Делчев, Б., Султанов, С. (ред.). *Българските писатели за себе си и за своето творчество*. София, Български писател, 1970, с. 370.

Bien que séparée de son mari, Elissavéta Bagriana reste une femme mariée aux yeux de la société bulgare qui est encore trop conservatrice en cette époque. Elle est célèbre et brillante. Elle est talentueuse et entourée de jalousie. Lui, c'est Boyan Pénev, érudit, professeur à l'université, critique littéraire, essayiste, un grand nom dans la culture bulgare. Ils partent dans deux wagons différents. Le train passe quelques gares avant qu'ils n'osent se retrouver.

Paris est une scène formidable pour toutes les escapades, elle enflamme l'amour. C'est aussi une tentation intellectuelle. Pour quelques jours à Paris, ils espèrent retrouver tout ce qui leur manque à Sofia. Bagriana gardera toute sa vie le souvenir de leur arrivée, le petit déjeuner dans un café qui fait l'angle de la Seine et du boulevard Saint-Michel. La toute première impression : le goût de Paris dans le café crème et dans le croissant chaud, fondant, inoubliable.

Ils trouvent, à Paris, toute une colonie de compatriotes. Plus tard, ils apprendront que les rumeurs les ont devancés à Sofia : la poétesse et le professeur ensemble à Paris !

Ils visitent les musées, les théâtres, l'opéra, passent des jours entiers au Louvre. Le soir, Boyan Pénev prépare soigneusement le programme du lendemain à l'aide de guides et de livres. Pendant les soirées les sorties aux théâtres s'enchaînent : Comédie Française, Grande Opéra, Odéon... Pendant tous ces jours et ces nuits à Paris, Elissavéta Bagriana n'écrit pas, elle vit Paris. Pendant tous ces jours et toutes ces nuits elle ne compose pas de poèmes, elle accumule des souvenirs. Mais ces souvenirs, des années plus tard, se transformeront en poèmes. Et même ce qu'elle n'a peut-être pas apprécié pleinement et à sa juste valeur au moment de l'expérience immédiate, recevra, plus tard, une douce coloration nostalgique.

Comme beaucoup d'autres, Elissavéta Bagriana à son tour tombe amoureuse de Paris. Le spectacle de cet univers, inconnu auparavant, exerce sur elle un pouvoir fascinant. Elle se sent chez elle dans cette ville immense, protégée par son *incognito*, invitée par les trajectoires multiples, séduisantes et infinies :

J'aime tes innombrables rues grises.
 J'aime [...]
 Errer au hasard, étrangère et lointaine,
 Perdue dans les quartiers inconnus,
 Ou regarder depuis l'une des terrasses
 Le fleuve de la foule qui englouti les boulevards.
 « Paris »³¹

³¹ Обичам твоите безбройни сиви улици... // Да скитам без посока, чужда и далечна, / залутана из непознатите квартали, / или от някоя тераса да погледам вечер / реката на тълпата, булевардите заляла („Париж“).

Pendant leurs promenades parisiennes avec Boyan, les impressions personnelles se confondent avec les images livresques. La ville, une gigantesque œuvre d'art, leur offre son spectacle riche et généreux où leurs propres pas suivent les descriptions hugoliennes ou bien réveillent les paysages baudelairiens. Ils ont atterri dans une autre dimension et vivent intensément ce moment exceptionnel d'un dépaysement esthétique et intellectuel. C'est une vie entre parenthèses. Ils découvrent la beauté du monde extérieur mais aussi la profondeur invisible de l'âme humaine. Les visites des musées sont doublées par la lecture de la poésie ; les balades dans les rues hantées par les personnages et les histoires de la grande littérature reflètent, dans leurs longues discussions, l'étrange croisement des destins et des œuvres.

Les révélations suscitées par la ville des vivants se poursuivent dans les villes des morts :

Nous nous baladions dans les cimetières. Boyan voulait voir les tombeaux des hommes illustres. C'était une drôle d'impulsion ; plus que cela : c'était un besoin. Le soir en feuilletant les guides, il repérait tout d'abord les cimetières et notait ceux qui l'intéressaient. Il avait un penchant pour ces visites, comme s'il cherchait l'esprit vif des morts³².

Puis elle raconte ses impressions, ses réflexions, mêlées à celles de Boyan Pénev devant les tombeaux d'Oscar Wilde et de Baudelaire à Montparnasse, de Musset et de Chopin au Père Lachaise, de Balzac et de Zola à Montmartre. Les cimetières exercent une attirance hypnotique sur Boyan Pénev comme un pressentiment³³.

Son premier livre *La sainte et l'éternelle* scelle l'esprit rebelle de Paris. Le voyage s'avère une fin en soi (changer d'horizon, donner une ampleur de la vie), mais aussi un moyen d'atteindre une maturité d'esprit. Paris pour elle est la découverte d'un espace de liberté, le nom d'un dépaysement intérieur propice à l'écriture, une révélation qui donne un sens profondément symbolique à son voyage.

Paris, la ville de sa jeunesse, de son grand amour, de son bonheur, comble son être entier et devient non seulement une topographie réelle, mais aussi un *topos* poétique, lieu de l'éternel retour, tableau récurant dans ses poèmes :

Loin de toi, il y a des moments soudains
[...]
Et souffrante de nostalgie, je pars et je reviens
Comme si c'était une patrie d'une vie précédente.
« Paris »³⁴

³² Димитрова, Б. и Й. Василев. *Дни черни и бели*. София, Наука и изкуство, 1975, с. 116.

³³ Le bonheur de Bagriana sera bref : quelques mois plus tard Boyan Pénev meurt.

³⁴ Далеч от тебе, изведнъж настъпват мигове [...] // и болна от носталгия, се вдигам и пристигам / като в родина, може би от друг живот предишен.

Ainsi, voit-on facilement les traces de Paris dans les œuvres et dans les itinéraires des écrivains. C'est un décor unique qui exprime le moment, l'état d'esprit, la couleur du temps, et qui pour toute une génération de poètes du monde entier restera le plus intelligent des interprètes. Marcher dans les pas des écrivains – passages, paysages, ambiances, qui envahissent leur monde de fiction – nous guide comme une « Carte du Tendre » à la recherche des points d'intersection entre l'espace vécu et les lieux de pure invention, sans savoir parfois où nous sommes : encore dans la vie ou déjà dans le texte.

Mais une autre question moins visible et plus subtile nous fait penser au reflet des textes sur le lieu. L'enveloppe douce de l'art, évoquée par les couvertures éphémères des paysages de Christo (comme celui du Pont Neuf en 1985), pourrait être vue comme une métaphore de l'empreinte de l'imaginaire sur l'espace réel et de manière où les œuvres, engendrées par le lieu, y inscrivent leur propre histoire.

Les artistes bulgares ont-ils laissé une trace de leur passage à Paris ? Paul Valéry rappelle qu'une très grande ville a besoin du reste du monde³⁵. Sans doute, en écrivant leurs propres œuvres inspirées de l'image de Paris, des générations d'écrivains étrangers ont contribué à sa transformation d'un fantasme qui suscite l'écriture – en œuvre d'art à part entière.

³⁵ « Fonction de Paris » in : Valéry, P. *Œuvres* Tome II. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p. 1007.